

Se Retirer



Pépin Mayette

promotion I Bachelor Théâtre, Manufacture Mars 2018

Cher lecteur,

Bienvenue.

Bienvenue chez moi,

Dans ma maison,

Dans mon terrier.

Choisis un salon,

Une pièce,

Un couloir

Et met-toi à l'aise.

Offre-toi une petite pause, un moment de répit. Enlève tes chaussures et installe-toi confortablement.

Pas de réponse,

que des questions.

Rien n'est définitif,

tout est à réinventer.

L'art de se retirer

Au japon, à la fin des années 90, est né un phénomène nouveau.

De plus en plus d'adolescents, de jeunes adultes, ont commencé à s'isoler, se cloîtrer dans leur chambre,

N'en sortant pas durant des périodes considérables.

Nous parlons ici de plusieurs mois pour les plus frileux, allant jusqu'à plusieurs années pour les plus téméraires.

8 ans dans la même pièce.

Peut-on seulement l'imaginer ?

8 ans enfermé,

une cage de l'esprit.

Un pénitencier créé sur mesure,

par soi, pour soi.

Promenades, visites, sorties,

Des mots devenus étrangers,

Oubliés.

Pourquoi ?

Comment peut on en arriver à un point aussi extrême d'asociabilité, de crainte, de méfiance de l'autre ?

Je ne vous parle pas de jeunes autistes ou de jeunes souffrants d'handicap mental.

Non, je ne parlerai pas de ça ici.

Je vous parle de jeunes dont la plupart proviennent de familles respectables, ayant profités d'une éducation convenable...

Des jeunes sains d'esprit, ayant eu une vie sociale plus ou moins épanouie, qui un jour, à cause d'attentes trop élevés, de standards imposés, impossibles à imiter, à évoquer, font ce choix de s'effacer, de disparaître complètement du monde pour se laisser aller dans une torpeur solitaire et éternelle depuis laquelle il semble dur de revenir. Impossible.

Un doux rêve,

Une mer dans laquelle on se laisse mourir pour continuer à vivre plus intensément.

Ce rêve dont on refuse de s'extraire,

Dont on savoure chaque instant,

Dont il faut bien se réveiller.

Un jour.

Comment un tel isolement est-il possible ?

Notre monde est-il devenu trop extrême ?

Trop violent ?

La pression sociale est-elle trop forte ?

Sommes-nous par nature des être solitaire ou avons-nous besoin de l'autre pour se sentir vivant ?

Accompagné ?

Seul.

Une violence quotidienne

Aujourd'hui le mal fascine, c'est indéniable.

Saviez-vous que sur internet, selon les statistiques,

Les rubriques nécrologiques réunissent le plus de clics ?

Rien d'étonnant n'est-ce pas ?

A la télé, de plus en plus d'émissions nous montrent des gens souffrir.

Au Japon, des jeux mettent en scène la torture. Dans un jeu télévisé, les candidats sont jetés dans de l'eau bouillante. Dans un autre, on trouve amusant de les brûler en leur mettant dans la bouche des boules de feux imbibées de pétrole. Rires des spectateurs. La foule est en délire.

Emission Prime time.

Le taux d'audience bat son plein.

En France, on embauche des tentateurs pour briser de jeunes couples.

Rappelez vous...«L'île de la tentation» !

Non ??

Vous avez raison,Excusez moi,

Soyons plus contemporain...

Parlons plutôt de

«Secret Story, Les Anges, les Marseillais , Loft Story, Les Princes de l'amour, Star Academy, Les Ch'tis, La Villa des Cœurs Brisés, Nouvelle Star, Qui veut épouser mon fils, L'île des Vérités, Carré Viip, Les Vacances des Anges, La Belle et ses princes presque charmants, Le Pensionnat, Opération Séduction, Maman Cherche l'amour, Adam Recherche Eve, La Revanche des Ex...»

On ne sais plus ou donner de la tête !!

(C'est formidable!!!)

Mais la France ne fait pas exception.

Loin de la,

Sur la chaîne anglaise Channel 4, l'animateur et illusionniste Derren Brown a lancé un pari fou, jouer sa vie à la roulette russe.

Il affirme qu'il devinera dans quelle chambre du barillet son adversaire va glisser la balle.

La police anglaise avait supplié les dirigeants de la chaîne de renoncer à leur projet mais la chaîne n'en a pas tenu compte.

Elle a juste accepté de différer l'émission de 4 secondes, au cas ou, Derren Brown échouerait.

Mais...

(Roulement de tambours)

Padapadapadapada... PA !

DERREN BROWN GAGNE SON PARI.
LA CHAÎNE BAT SON RECORD D'AUDIENCE.

Pensez-vous qu'ils allaient s'arrêter là ?

Et non !

Toujours sur Channel 4, un spécialiste autrichien propose une émission de dissection de cadavres humains.

Chaque samedi soir,

Ce cher monsieur découpe, tronçonne des morts devant un public attentif.

Et ce ne sont pas des cas isolés. Loin de là.

Depuis dix ans, les chaînes commerciales utilisent l'humiliation, la violence et la cruauté pour fabriquer des programmes encore plus extrêmes...

A quand le jeu de la mort en prime time ?

Cette question est malheureusement d'actualité.

Jusqu'où peut aller la télé ? A savoir, l'organisation orchestrée d'une mise à mort en guise de divertissement.

Notre passion pour la violence ne date pas d'hier,

Nous le savons.

Rappelons nous ces paroles

Panem et circenses

Du pain et des jeux

Célèbre maxime prononcée par Juvenal, un poète latin critique envers les jeux du cirque.

Ses propos n'ont jamais été autant d'actualités. Il a raison sur tous les points.

On peut le vérifier dans notre société moderne, le peuple n'a jamais été aussi distrait, rien qu'avec du pain et des jeux.

Durant l'antiquité, cette violence des jeux, en plus de simplement distraire (sur le moment, puis plus tard, à la maison, en réunions... deviendra un sujet de conversation), avait un effet de catharsis.

Les jeux du cirque étaient des événements réguliers (76 jours par an à la fin de la République et 175 sous l'Empire), ils se tenaient chacun dans leurs arènes respectives, donnaient lieu à une réunion familiale, et à des sujets de conversation et de débat.

Cela ne rappelle-t-il rien que l'on ne connaisse de nos jours ?

Les championnats hebdomadaires, les stades qui ressemblent comme deux gouttes d'eau au Colisée, le foot, le rugby, le tennis, la boxe, le fait de regarder tout ça en famille....

Tous ces sports qui rassemblent. Les sportifs sont bel et bien les gladiateurs des temps modernes.

Dans les jeux du cirque il y avait trois disciplines distinctes: la Gladiature, les Courses de Chars et les Venationes (spectacles d'animaux sauvages impliquant ou non un combat avec des personnes)

Contrairement à l'idée reçue, la première de ces disciplines, la gladiature, (autrement dit les combats de gladiateurs), n'étaient pas aussi sanglants que nous le croyons.

Ils impliquaient uniquement des professionnels, ou des prisonniers de guerre voués à l'esclavage mais formés et entraînés à l'art du spectacle (spectacle comme on l'entendait à cette époque.) La mort était assez souvent évitée et l'esthétisme du combat passait avant la volonté de tuer son opposant.

De même, ce n'était pas l'attraction préférée du peuple.

La palme revient aux courses de chars, indéniablement, la discipline reine de l'Antiquité. Ces deux sports pourraient s'apparenter de nos jours aux combats de boxes, de MMA, de corrida, de course de chevaux... Sport d'une extrême violence, entraînant parfois la mort de l'adversaire, mais offrant du grand spectacle...

Avez-vous déjà assisté aux courses de Sienne ?

C'est une course ancestrale qui oppose les différents quartiers de Sienne.

Si les courses de chars étaient encore d'actualité, il n'y en aurait pas de meilleure représentation.

Tous les coups sont permis, cravacher son adversaire, sauter sur le cheval de son concurrent... abandonner son cheval en se laissant tomber... je me rappelle cette liesse que j'ai éprouvé lorsque j'ai vu ses chevaux lancés à toute vitesse dans l'arène et ses cavaliers ne redoutant rien et offrant tout pour la gloire de leurs quartiers.

Mais pour ce qui est des Venationes, spectacle de mort par excellence, en a-t-on une représentation concrète de nos jours ?

Bien-sur...

Malheureusement, nous en avons une source intarissable. Les films nous ont familiarisés aux scènes de violence, de meurtre, de mise à mort...

Submergé par ces images, nous est-il toujours nécessaire de nous repaître de réel ?

Sur plusieurs sites, accessibles en seulement quelques clics, il est possible de voir des mises à mort en direct, lapidation, crémation...

L'animal film et la bête observe.

Heureusement, les chaînes nationales n'ont toujours pas permis cela ou du moins pas totalement.

En 2010 est diffusé à la télé pour la première fois, le «Jeu de la mort» documentaire écrit par Christophe Nick qui met en scène un faux jeu télévisé (La Zone Xtreme) durant lequel un candidat doit envoyer des décharges électriques de plus en plus fortes à un autre candidat, jusqu'à des tensions pouvant entraîner la mort. La mise en scène reproduit l'expérience de Milgram. Expérience réalisée entre les années 1960 et 1963 par le philosophe Stanley Milgram, chercheur en psychologie sociale à l'université de Yale. Cette expérience visait à évaluer le degré d'obéissance d'un individu devant une autorité qu'il juge légitime et à analyser le processus de soumission à l'autorité, notamment quand elle induit des actions qui posent des problèmes de conscience au sujet.

L'objectif réel de l'expérience était de mesurer le niveau d'obéissance à un ordre même contraire à la morale de celui qui l'exécute.

Des sujets acceptèrent de participer, sous l'autorité d'une personne supposée compétente, à une expérience d'apprentissage où il leur était demandé d'appliquer des traitements cruels (décharges électriques) à des tiers sans autre raison que de «vérifier les capacités d'apprentissage».

Les participants étaient des hommes et des femmes de 20 à 50 ans de tout milieu et de différents niveaux d'éducation.

L'expérience impliquait trois personnages :

L'élève : un comédien, qui devait mémoriser une liste de mots et qui en cas d'erreur recevait une décharge électrique de plus en plus forte.

L'enseignant : le vrai sujet de l'expérience, qui dictait les mots à l'élève et en cas d'erreur lui infligeait une décharge. Ne sachant pas que l'élève était un comédien.

Et l'expérimentateur: représentant officiel de l'autorité. Poussant l'élève à continuer.

Les décharges électriques étaient naturellement fictives. Durant l'expérience, plus l'élève se trompait plus les décharges administrées par l'enseignant étaient violentes, allant de 15 volts jusqu'à 450 volts.

Les réactions aux chocs sont simulées par l'apprenant.

Sa souffrance apparente évolue au cours de la séance: à partir de 75 V il gémit, à 120 V il se plaint à l'expérimentateur qu'il souffre, à 135 V il hurle, à 150 V il supplie d'être libéré, à 270 V il lance un cri violent, à 300 V il annonce qu'il ne répondra plus.

Lorsque l'apprenant ne répond plus, l'expérimentateur indique qu'une absence de réponse est considérée comme une erreur. Au stade de 150 volts, la majorité des sujets manifestent des doutes et interrogent l'expérimentateur qui est à leur côté.

L'expérimentateur est chargé de les rassurer en leur affirmant qu'ils ne seront pas tenus pour responsables des conséquences. Si un sujet hésite, l'expérimentateur lui demande d'agir. Si le sujet souhaite toujours s'arrêter après ces quatre interventions, l'expérience est interrompue. Sinon, elle prend fin quand le sujet a administré trois décharges maximales (450 volts) à l'aide des manettes intitulées «XXX» situées après celles faisant mention de « Attention, choc dangereux ». 62,5 % (25 sur 40) des sujets menèrent l'expérience à terme en infligeant à trois reprises les prétendus électrochocs de 450 volts.

Mais plutôt que de m'intéresser au sujet de l'expérience, (l'enseignant) je veux m'intéresser au public. Le public invité à cette émission, n'était absolument pas au courant de la supercherie, et n'a à aucun moment manifesté un sentiment de pitié, de compassion, ou même tenté une initiative pour, soit venir en aide à l'élève, soit dissuader l'enseignant de délivrer ses décharges.

Bien au contraire... Il l'encourage !

Pourquoi ? Le public a-t-il lui aussi été conditionné ou l'effet de foule a-t-il eu raison de sa conscience?

Selon le terme étymologique, une foule est le lieu où, à cause de la présence de nombreux individus, on est *foulé*, c'est-à-dire pressé,

comprimé.

À partir du XVI^e siècle, le mot désigne la multitude elle-même. Il y a donc d'emblée dans la notion de foule quelque chose de menaçant pour l'individu, pour sa liberté, pour son intégrité.

Il existe deux sortes de foules.

Les foules fortuites et les foules volontaires.

Dans cette première catégorie, les foules fortuites, se trouve tout rassemblement casuel : sortie du boulot à 18h et retrouvaille entre inconnus dans les joyeuses rames du métro, les attentes interminables dans les aéroports, les gares... il n'y a ici que la coïncidence qui rassemble dans un temps et dans un lieu de multiples projets individuels.

Dans la deuxième catégorie, les foules volontaires, on retrouve tout rassemblement constitué de personnes partageant un même but, une même passion, un même objectif commun: match de foot, concert, manifestation.

Portons notre intérêt sur cette foule engagé et pleine de verve.

Gustave le bon dit, en parlant des faits de ce qu'il appelle une foule psychologique:

«Quels que soient les individus qui la composent, quelque semblable ou dissemblable que puissent être leur genre de vie, leurs occupations, leur caractère ou leur intelligence, le seul fait qu'ils sont transformés en foule, les dote d'une sorte d'âme collective. Cette âme les fait sentir, penser et agir d'une façon tout à fait différente de celle dont sentirait et agirait chacun d'eux isolément. Certaines idées, certains sentiments ne surgissent et ne se transforment en actes que chez les individus en foule. La foule psychologique est un être provisoire, composé d'éléments hétérogènes, pour un instant soudés, absolument comme les cellules d'un corps vivant forment par leur réunion un être nouveau manifestant des cratères fort différents de ceux que chacune de ces cellules possède»

Par expérience personnelle, je peux affirmer que lorsque l'on fait parti d'un groupe, que l'on se confond dans la masse : manifestations engagées, concerts comme cités en amont...

Que tout rassemblements importants qui unissent des personnes dans un même endroit au même moment, offre au groupe la sensation d'appartenir à quelque chose de plus grand, quelque chose qui nous dépasse.

La sensation de faire parti d'un tout est une chose incroyable. Elle permet d'oublier pour un instant que l'on est seul, pour nous offrir quelque chose de plus vaste, de plus essentiel.

Le groupe offre cette faculté.

De ressentir les choses de manière plus intense.

On ne fait plus les choses pour soi mais en faveur de la communauté que l'on accompagne, que l'on sert.

Il m'est arrivé, en manifestation, de m'oublier complètement pour vivre à travers une cause.

De vivre pour et avec les gens qui se trouvaient à mes cotés, car à ce moment précis, on ne forme plus qu'un seul et même corps pensant.

Plaisir bien éphémère n'est-ce pas ?

Car une fois le groupe quitté, de retour dans les transports, attendant votre bus, tram, métro, RER, vous voilà seul.

Votre singularité retrouvée, vous arrivez chez vous, dans votre chambre, certes avec la sensation que partage avec vous, les idées, passions, points de vue, goûts... une certaine portion du monde, mais en réalité, de retour dans votre chambre, vous êtes plus seul encore.

Comment contrer cette insatiable solitude ?

Plusieurs échappatoires sont possibles, l'une d'elle, la plus simple d'accès

est la télévision.

Umberto Eco, a découpé l'histoire télévisuelle en trois grandes étapes:

La première était celle de la paléo-télévision qui mettait surtout en scène les politiques faisant figure d'autorité.

L'accès était limité aux personnes qualifiées et le spectateur considéré comme un citoyen-élève qu'il fallait informer, éduquer.

La deuxième étape était celle de la néo-télévision où s'est développé le rôle social du média.

Ce sont des personnes au vécu extraordinaire qui étaient invitées afin de parler de leurs expériences.

Ainsi est apparue l'information comme spectacle. La troisième étape, s'intitule la post-télévision.

Celle-ci figure des personnes au vécu ordinaire et permet au spectateur d'agir directement sur le contenu télévisuel.

La télé-réalité est née.

Lors de son invention, la télévision avait trois buts fondamentaux: informer, divertir et éduquer.

Par « éduquer », j'entends, offrir à la société la possibilité de s'élever, de mieux vivre ensemble.

Aujourd'hui, le divertissement occupe une place prépondérante.

L'information vient ensuite, alors que l'espace accordé à l'éducation est encore plus restreint.

Le média dominant qu'est la télévision s'est donc bien éloigné de son but primordial.

Aujourd'hui, l'accès à l'information est plus rapide, plus simple et s'étend au monde entier et à tous les domaines.

Mais cette évolution ne compte toutefois pas que des éléments positifs.

A cause des nouveaux moyens de diffusion, notamment avec internet, l'information tend à être moins pensée, moins réfléchie, ce qui peut entraîner des erreurs de contenu importantes. Une autre pression s'exerçant sur l'information est liée à la nécessité des chaînes de faire de l'audience, de vendre leurs produits. On assiste ainsi à une sélection de sujets séduisants, qui laisse de côté certains faits. Il faut séduire le spectateur, le divertir.

Un grand changement a été provoqué dans ce domaine avec l'apparition de la télé-réalité. Montrer au spectateur que des gens ordinaires peuvent avoir accès aux plateaux de télévision et lui donner la possibilité d'intervenir dans le processus d'une émission sont autant de moyens d'accrocher son attention et de renouveler la notion de divertissement.

Étant un média principalement domestique, la télévision s'est vite imposée dans une sphère familiale de plus en plus affaiblie par le mode de vie actuel (familles recomposées, repas rarement pris ensemble, etc.).

A cela s'ajoute que le nombre de postes de télévision dans une maison s'approche de plus en plus du nombre de membres que compte la famille.

Par conséquent, la télévision joue un rôle de troisième parent, parfois même prépondérant, si bien que le spectateur se construit une vie familiale autour des personnages virtuels qui se déploient devant ses yeux.

Semaine après semaine, «The voice», «Touche pas a mon poste» se sont retrouvés au sommet du palmarès des émissions les plus regardées en France.

Comment expliquer une telle popularité ?

Bien sûr, ces émissions sont conçues pour attirer et fidéliser un vaste public.

Leurs protagonistes, sélectionnés avec un soin minutieux selon des critères bien précis (apparence, traits de personnalité, attitude, etc.), sont filmés dans des situations à caractère privé, voire intime, qui semble étonnamment proche de la vie réel.

On nous les fait fréquenter régulièrement, voire quotidiennement, de sorte que nous finissons par attendre de leurs nouvelles comme nous en attendons de nos proches.

De temps à autre, ils craquent et nous font des confidences.

On nous permet même d'influer sur le cours de leur vie en votant pour ou contre eux. Avec des techniques similaires, même un jeu aussi répétitif que le «Qui veut prendre sa place» peut prendre la tête des indices d'écoute.

Là encore, les téléspectateurs se voient littéralement offrir sur un plateau des concurrents triés sur le volet, très typés, généralement extravertis et toujours animé par un désir ardent d'améliorer leur sort.

Motivation assez puissante pour qu'ils acceptent de jouer le jeu quitte à laisser filmer des débordements émotionnels et des comportements excessifs réservés aux intimes (mais ô combien télégénique).

Quitte aussi à livrer des pans entiers de leur vie, d'abord en révélant les besoins ou les envies que l'argent en jeu leur permettrait d'assouvir, puis en consultant leurs proches, dont nous pourrions ensuite guetter les moindres réactions.

Ajoutons à cela un jeu très peu exigeant sur le plan intellectuel, un méchant à déjouer, des dizaines de beautés pour ouvrir les boîtes le plus lentement possible et une mise en scène minutée au quart de seconde pour maximiser le suspense et nous convaincre d'être là après une pause publicitaire.

Ces émissions ont toutes en commun de miser sur notre insatiable curiosité pour nos semblables, en nous permettant de les observer sans vergogne. On aime aller au Zoo ? Regardons plutôt la télé.

Que ce soit dans les émissions de télé réalité, sur Facebook, Twitter, Instagram ou dans la vie, nous aimons regarder vivre les autres, observer comment ils agissent et réagissent dans des situations inhabituelles.

Les histoires humaines et les situations vécues nous attire parce qu'elles nous permettent de nous comparer aux autres, de nous conforter dans notre normalité ou de nous rassurer sur notre originalité.

Notre fascination pour la vie des autres n'est pas nouvelle mais elle devient dangereuse.

De nos jours, la télé offre au grand public de fausses idoles, des standards chimériques qui formalisent et terrifient des jeunes incapables d'y répondre.

«Ressemble à ça !» Tout, absolument tout est fait pour te pousser à vouloir rentrer dans les standards établis.

La publicité que l'on nous sert jour et nuit sans interruption, à la télé, dans la rue, dans le métro... à chaque pas que tu fais, une alarme est là pour te crier au visage.

RESSEMBLE-MOI ! RESSEMBLE-MOI !

Et quand on n'y arrive pas ?

Quand il nous est impossible de nous fondre dans cette masse ?

Pour beaucoup de jeunes, c'est une descente aux enfers, subissant moqueries, faisant l'objet d'humiliation quotidiennes, le peu de confiance en soi auquel il tentait tant bien que mal de s'accrocher finit par s'envoler, et ses jeunes se murent dans le silence et l'enfermement.

J'ai choisi d'étudier *Le Terrier*, écrit par Kafka durant la dernière année de sa vie (1923- 1924), peu avant sa mort survenue le 3 juin 1924 à l'âge de quarante ans.

Si j'ai choisi de m'intéresser à ce texte, c'est parce qu'il me semble que je retrouve dans le personnage qu'il met en scène.

Dans des mesures bien moins extrême, bien sûr,
J'ai la sensation de partager beaucoup de ses craintes, de ses doutes, et
comme lui, de m'être enfermé longtemps dans une image biaisée du
monde qui m'entoure, de m'être fabriqué un terrier (mental et non
physique comme dans l'œuvre de Kafka) pour me protéger.

Me protéger de quoi ? D'ennemis chimériques, de peurs sans
fondements, me protéger de moi peut être. Surtout.

Le Terrier était initialement un texte complet, mais il nous est parvenu
inachevé, sa fin ayant été perdue, laissant donc le lecteur libre de se créer
son propre dénouement, un peu frustré aussi. Peut être.

La traduction française du titre affaiblit le terme allemand

Der Bau

Qui signifie à la fois «chantier, construction, cachot».

Il s'agit d'un récit assez chaotique écrit à la première personne mettant
en scène un Homme-Bête.

«L'animal» en question n'est jamais vraiment décrit.

Seuls quelques termes nous permettent d'imaginer, de se figurer cet
animal carnivore : griffes, pattes... dont la dimension humaine nous
parvient lorsque le texte évoque sa «barbe» et son «visage», mais prend
surtout son sens essentiellement à travers son long monologue intérieur.

Cet animal, indéfini, se construit sans relâche un refuge, un terrier,
constamment exposé à un danger potentiel,

«Qui arrive».

L'animal est dans une lutte incessante contre un envahisseur extérieur
dont il tente de se protéger par un système complexe de constructions

défensives, de labyrinthe, de galeries souterraines qui se font et se défont, et par une vigilance permanente au moindre bruit.

L'animal est à la fois la victime et le prédateur :

«Mais il ne vient personne, et je reste voué à moi seul... Et je n'évite même plus réellement l'entrée, en faire le tour par cercles successifs devient l'occupation de ma vie, c'est presque comme si c'était moi l'ennemi et que j'épiais la bonne occasion pour entrer par effraction.»

Ce récit, ce long monologue, n'est en fait qu'une grande description des peurs et pulsions du personnage et des galeries qu'il se construit, une bataille sans fin où l'animal ne peut jamais être là où il se trouve car son seul but est justement de ne pas y être, dans le risque qu'il soit alors exposé à être «mortellement vulnérable».

Le danger est partout et nulle part, c'est une menace permanente et insaisissable.

«Des esprits souterrains» qui grattent la terre de leurs ongles, «avec eux ma sortie ne servira à rien [...], elle causera plutôt ma mort ; mais elle constitue un espoir et je ne peux vivre sans».

Au début du récit, le terrier nous semble être un lieu de bien-être, d'invulnérabilité et de silence:

«Il y fait chaud et frais, l'air de la forêt passe à l'intérieur»

«J'ai aménagé mon terrier et le résultat me semble être une réussite»

Mais très vite l'homme-bête se voit consumé par la panique et la paranoïa: «L'ennemi est partout... Plus de temps pour réfléchir...»

Le seul moment où il peut se laisser aller au repos, ou encore se «gaver» des nourritures qu'il entrepose dans ses carrefours et galeries pour finalement «sombrier dans le long et doux sommeil que procure le plaisir d'avoir enfin atteint son but», l'expose à la menace et nous sombrons peu à peu dans un sentiment irrépressible de persécution et de paranoïa:

«Si on savait en profiter, on m'anéantirait sans risque.»

La menace est si grande, le péril si proche, que toute possibilité de quiétude est alors balayée.

Surtout lorsque survient «un imperceptible sifflement qui n'est pas une petite affaire», et dont notre animal cherche avidement l'origine:

«Vermes... animal inconnu».

La recherche de ce bruit parasite occupe ainsi tout son esprit, et lorsqu'il croit que le crissement cesse, la peur décroît et laisse une réconciliation possible poindre le bout de son nez «on fait un bond de joie».

Mais c'est un bonheur bien court car le bruit, loin de disparaître, se met à augmenter.

Comme ce personnage, je me suis souvent emmuré dans mes angoisses, souvent perdu. Préférant me retirer du monde, me faire oublier des autres.

Je me suis laissé guider par mes peurs et fais de mauvais choix.

La peur de l'autre, de ne pas plaire, de ne pas être suffisant, de décevoir, la peur de soi.

Je me rend compte maintenant que toutes ces peurs son reliées à mon rapport à autrui.

Que j'ai perdu mon temps durant des années par cette seule crainte du regard de l'autre.

Étrange pour un comédien.

Étrange pour un « terrorisé de l'autre » de choisir le métier qui met le plus l'homme en lumière, en exposition permanente, nu sous les yeux de tous.

Ou peut être est-ce cette crainte qui m'y à contraint, poussé.

Le théâtre est peut être le champ de bataille que j'ai choisit pour me débarrasser de ces chaînes.

Le théâtre me permet ainsi de donner de moi, une partie de mon intimité tout en gardant sous clef une parti importante de ce qui me constitue.

C'est à l'antipode de cette œuvre de Kafka me direz vous, car ce personnage n'offre rien, la seule possibilité d'une rencontre le terrifie, tandis que pour ma part, il y a souvent une offrande qui est faite au monde qui m'entoure, parfois même un peu exagérée, car, plus on donne, moins les gens viennent chercher.

Donner est ma protection, je donne assez pour qu'on ne vienne pas fouiner.

A l'instar de ce personnage, «à l'intérieur, quelqu'un creuse». Quelqu'un creuse et se crée un refuge primordiale, nécessaire.

Depuis 25 ans,

ce «creuseur», ce «fouisseur», à eu le temps de travailler, construisant galerie, carrefour, et places fortes.

Parler de moi, laisser l'autre entrer dans mon terrier est une chose qui m'était jusqu'alors impossible.

Mais depuis peu, les couloirs s'effritent et laissent rentrer de l'air, la bête sort de sa cage et il lui est plus facile d'autoriser l'accès de sa maison à quelques visiteurs.

Au cours de mes recherches, et grâce à Claire De Ribaupierre et Géraldine Chollet, j'ai fait la découverte de personnes qui semblent se rapprocher du personnage du texte de Kafka et de cette problématique de l'enfermement, de la peur de l'autre.

Je vous parle ici des Hikikomori, ces jeunes dont je vous parlais plus en amont.

Le mot «Hikikomori» correspond à l'état de personnes qui restent

cloîtrées, retranchées chez elles pendant plus de six mois, sans travailler ou sans fréquenter l'école. Elles n'ont aucune relation sociale à part leurs relations familiales. Elles ne souffrent pas de troubles mentaux tels que la dépression, les hallucinations et le délire.

Il existe deux sortes d'Hikikomori:

Ceux qui vivent chez leurs parents,

Ceux qui ont leur propre toit.

Les premiers consacrent la totalité de leur activité à jouer et à regarder la télévision, se nourrissant des repas que leurs proches déposent sur le pas de la porte de leur chambre.

Les autres survivent souvent grâce à des aides extérieures et ne sortent que pour faire des courses indispensables, en rasant les murs pour ne pas être vus.

Ils ne souffrent pas d'agoraphobie, non, ce ne sont pas ici les lieux publics qui sont sources d'angoisse, mais bien ce qu'impose la société.

Réfugiés dans les univers virtuels que leur offrent les jeux vidéo, Internet et les mangas, l'existence des Hikikomori est organisée autour d'une passion poussée à l'extrême leur permettant de fuir une réalité et des responsabilités qui leur inspirent sans doute une profonde panique.

Devant la complexité de la vie, ils sont dans un état dépressif et vivent souvent à l'envers : dormant le jour et se réveillant en milieu d'après-midi, ils déjeunent dans la soirée, passent la nuit à regarder la télévision et à jouer aux jeux vidéo ou sont connectés sur Internet, puis se couchent dans la matinée.

C'est une population très majoritairement masculine (à 77%), composée d'adolescents et d'adultes plutôt instruits (43% d'entre eux sont diplômés) et dont l'âge moyen se situe autour de 27 ans.

Les causes le plus souvent évoquées sont le harcèlement à l'école, les

maltraitements familiales ou les échecs professionnels dans une société très compétitive.

Il me semblait intéressant de mettre en corrélation ce phénomène de société et l'œuvre de Kafka,

Car ces jeunes, poussés à la réclusion par crainte d'une société trop exigeante me semble correspondre à cet Homme-Bête creusant son terrier, évitant ainsi tout contact avec le monde extérieur.

Comme pour le personnage de Kafka, ces jeunes se sont creusés leur propre cachot, se retirant du monde pour disparaître volontairement de la vie social.

Durant mon solo, je vais essayer de faire entrer en contact ces trois entités que sont le personnage du «Terrier», les hikikomori et moi.

Nous essayerons ensemble de parler de nos peurs, de comprendre d'où elle viennent et comment les vaincre.

Il n'est pas étonnant que ce texte se soit imposé à moi pour cette dernière étapes de mon cursus à la Manufacture.

Ces craintes et peurs dont j'ai été prisonnier m'ont bien souvent empêché d'avancer, me faisant marcher quand j'aurais voulu courir. Ce magma de choses, de pensées et de sentiments commencent à s'organiser, à s'éclairer.

Il nous manque la fin du «terrier» nous ne savons pas si le héros de cette histoire finit sous les griffes de son adversaire ou si une résolution heureuse, une réconciliation avec le monde est possible.

J'aime à penser que comme moi, il abandonnera ses peurs pour sortir de sa torpeur.

Bibliographie :

Articles :

- * *Contrepoint – Les hikikomori ou les asociaux Volontaires*, Pierre Grelley, Cairn. Info
- * *De Sacher-Masoch au masochisme*, Gilles Deleuze, article en ligne
- * *L'Infami Comme œuvre*, Anne-emmanuelle Demartini, Cairn.info
- * *De la Performance dans les Arts*, Bruno Péquignot, Cairn. Info
- * *Le théâtre de la douleur d'Angélica Liddell*, Béatrice Bottin, journals openedition

Livres :

- * *Le Terrier*, Kafka
- * *Le livre des vies coupables. Autobiographies de criminels*, Phillipe Artières, Éditions Albin Michel
- * *L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de M. Hyde*, Robert Louis Stevenson
- * *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère...*, Michele Foucault, Collection Folio Histoire (n° 57), Gallimard
- * *La manipulation*, Fabrice d'Almeida, Presse Universitaire de France
- * *Psychologie Collective et Analyse du moi*, Sigmund Freud
- * *Entretien avec des Hommes Hideux*, David Foster Wallace
- * *Barbe Bleu*, Charles Perrault
- * *Psychologie des foules*, Gustave le Bon, 1895
- * *Adolescence*, Nicolas Tajan, Université de Kyoto, Editions GREUPP

Films et vidéos :

- * <https://www.youtube.com/watch?v=fHRuuvX8cC0> Conférence de Vincianne Dessert sur le territoire, la perception.
- * *De l'autre côté de la porte*, Laurence Thrust, 2015
- * *Hikikomori - A l'écoute du silence*, David Beautru, Dorothée Lorang, 2013
- * *Enter the Void*, Gaspar Noé, 2009